

Mémoire vive

HOMMES À LA GUERRE

Germain Dulac

SÉBASTIEN VINCENT

ILS ONT ÉCRIT LA GUERRE. LA SECONDE GUERRE MONDIALE À TRAVERS DES ÉCRITS DE COMBATTANTS CANADIENS-FRANÇAIS.

Montréal, VLB éditeur, 2010,
309 pages

Grand amateur de romans de guerre, lecteur d'Homère, de Tolstoï, de Primo Levi, de Malaparte, de Grossman, de Soljenitsyne, de Chalamov et plus récemment: de Stone, de Johnson et d'autres comme Chauvel ou Ooka, je fus à la fois surpris et intrigué par la parution du livre de Sébastien Vincent. Surpris de reconnaître cet univers littéraire: «les romans de guerre occupent une place marginale dans la fiction canadienne-française: trois seuls romans se déroulent spécifiquement sur les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale» (p. 29). Il en va de même pour les productions appartenant à un autre genre littéraire: les souvenirs de guerre. Intrigué de connaître ce que pourrait nous dire Vincent à ce sujet à partir d'un corpus de 26 publications parues de 1946 à 2007: journaux intimes, souvenirs rédigés après coup, correspondances, romans, je me suis immergé dans ce livre. Dès les premières pages, il apparaît que cet ouvrage est typique des travaux d'une nouvelle génération de chercheurs qui s'intéressent au vécu intime des acteurs sociaux, et qui le hisse au rang d'objet d'histoire.

Le livre est formé de 10 chapitres, quatre sont consacrés aux écrits de fantassins et d'artilleurs et les quatre autres à ceux d'aviateurs et de marins. Au premier chapitre, Sébastien Vincent présente les sources et leurs limites. Évidemment, cela prend l'allure d'un exercice un peu académique, mais nullement superflu. Bien au contraire, elles sont indispensables, même pour un ouvrage qui se veut un livre grand public. En effet, deux éléments soulignés par Vincent conditionnent la lecture de l'ouvrage. Premièrement: «Dire ou tenter de dire l'expérience de la guerre revient à se placer sous la dépendance de la mémoire et de la subjectivité du langage. Aucun témoignage n'est complètement pur» (p. 27). À cela s'ajoutent, lorsqu'il est question de la correspondance des soldats, les filtres de la censure officielle. L'honnêteté et la franchise sont ici soumises à la subjectivité de celui qui raconte et d'emblée Vincent en avertit le lecteur. Deuxièmement, travailler à partir de sources aussi hétérogènes est un défi que l'auteur relève très habilement en

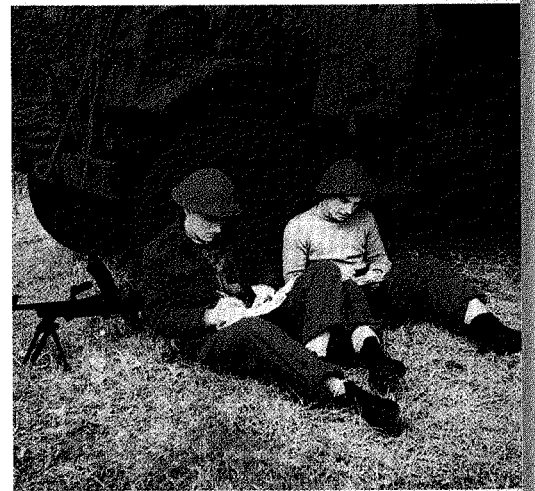
soulignant qu'un témoignage «doit être traité comme un artefact, un ensemble de textes opaques aux significations cachées, et non distincts à la manière de débris éparpillés sur le champ de bataille et que l'archéologue aurait découvert» (p. 32). J'ajouterais qu'il est inévitable que plusieurs voix traversent le corpus. À ce chapitre, Vincent laisse au lecteur tout l'espace nécessaire pour qu'il puisse faire sa propre interprétation des récits de guerre. À ce sujet, on peut affirmer que la nature de l'ouvrage relève plus de l'analyse descriptive, suite à une excellente organisation du matériel regroupé sous des thèmes expressifs: armement et équipement, blessure et mort, souffrance physique et psychologique, vision de l'ennemi, vie du prisonnier, survivre et tenir le coup et le retour au pays. La composition du livre fait une bonne place aux références bibliographiques qui viennent étayer les remarques de l'auteur. Les deux annexes présentent le profil et une courte biographie des militaires auteurs du corpus. Loin d'être accessoires, ces pages sont essentielles. Elles nous dévoilent que le corpus est le fruit d'hommes singuliers, ce qui rajoute au caractère humain du livre.

À juste titre, c'est le caractère humain des récits qui milite en faveur d'une large diffusion de l'œuvre de Sébastien Vincent. En effet, ce livre nous propose une autre vision des héros québécois. Longtemps nous avons vécu sous l'emprise d'un des mythes fondateurs de la société québécoise qui me semble des plus néfastes à notre collectivité et qui revient constamment nous hanter comme peuple: le caractère souvent dévaluatif du regard sur nous-mêmes et plus particulièrement sur les hommes d'ici. À ce chapitre, remarque Vincent: «la figure de l'engagé volontaire a occupé une place marginale dans la mémoire collective du Québec par rapport à celle du déserteur et de l'opposant à la conscription, perçu comme véritable héros ayant résisté à l'armée canadienne, symbole britannique par excellence». Cela illustre bien un des éléments constitutifs de ce mythe dévaluatif qui s'ajoute aux images du Survenant, du père Plouffe et d'autres personnages de fiction. L'intériorisation de ce mythe fait en sorte qu'à leur retour du front: «ces hommes réintègrent une société traditionnelle [...] [et] parce qu'ils ont servi dans l'armée canadienne, certains d'entre eux éprouvent vraisemblablement le sentiment d'être jugés comme des traîtres à la solde de l'Angleterre», comme le montre admirablement l'auteur au chapitre 10.

Mais depuis quelques décennies, le regard que nous portons sur nous-mêmes

SÉBASTIEN VINCENT

ILS ONT ÉCRIT LA GUERRE



vlb éditeur

se transforme. Cette fierté retrouvée produit actuellement des héros d'un nouveau genre. Ce n'est pas un hasard si ce sont les médias et plus particulièrement le cinéma québécois qui a proposé de telles figures de héros masculins dans les films comme: *Un zoo la nuit* (Jean-Claude Lauzon, 1987), *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause* (2002, Sébastien Rose), *La grande séduction* (2003, Jean-François Pouliot), *Gaz bar blues* (2003, Louis Bélanger), *Le dernier tunnel* (2003, Louis Canuel) *La vie avec mon père* (2004, Sébastien Rose) et bien d'autres. C'est aussi le cas de certaines des nouvelles séries télévisées, sans parler du ras-le-bol de certains comédiens à jouer des rôles masculins négatifs (voir la sortie de Luc Picard dans l'émission *Enjeu* en novembre 1998). Chacun à sa façon montre une nouvelle race de héros, de pères et d'hommes. C'est une vision généreuse, empreinte d'un humanisme éclairé, qui est en train de supplanter un mythe fondateur de la société québécoise des plus tenaces. C'est le même renouveau qui inspire les historiens qui revisitent la littérature romanesque québécoise. Je pense entre autres à l'essai de Katri Suhonen (2009) *Prêter sa voix*, qui met en lumière l'évolution des personnages vers une masculinité empreinte d'un désir d'égalité et de respect mutuel. C'est une des nombreuses valeurs du livre de Sébastien Vincent de nous présenter des héros du quotidien dans des situations complexes et diversifiées. Des hommes en pleine possession de leurs émotions et entourés d'amis, de collègues ou de compatriotes. Il y a plus que la réhabilitation de soldats ou leur commémoration dans ce livre. Au-delà du militaire, c'est une contribution essentielle à l'étude de la virilité qui m'a passionné.

Le lien social, le Nexus entre militarisme et masculinité est constant à travers l'histoire de l'humanité, il procède à la fois de l'institutionnalisation et de la réciprocité.



L'institutionnalisation de modèles idéalisés où dominent les caractéristiques attribuées comme propriété de la masculinité faite de stoïcisme, de phallocentrisme, de domination des plus faibles, de prise de risque individuelle ou collective, d'esprit de corps, etc. a été mise en évidence dans de nombreux essais sur la masculinité et la vie du soldat. Les soldats dont parle Sébastien Vincent sont souvent des jeunes de 18 à 25 ans qui n'aspirent qu'à devenir des hommes, poussés à s'engager comme volontaires parce que c'est souvent la seule solution à leur misère et au manque d'emploi (p. 49) comme c'est souvent le cas encore aujourd'hui. Dans le premier chapitre, alors qu'il présente ces sources consultées, Vincent traite de la motivation à s'engager dans les forces de l'armée. Ils sont en quête d'un idéal, d'aventure, d'héroïsme et désirent goûter au baptême du feu, ont le goût du risque, bref ils aspirent à devenir de vrais hommes du moins à faire la preuve qu'ils en sont des vrais. Ce qui me frappe dans les propos de ces hommes c'est la limpidité de leur discours et la réflexivité de celui-ci. Ce que je veux dire c'est qu'ils reprennent à leur compte une bonne partie du discours officiel de propagande militaire de l'époque. En ce sens, il est clair que ce qui fait la Nation et l'armée c'est aussi, et ce qui fait l'homme, la masculinité. On pourrait

regretter que l'analyse de cette réciprocité n'apparaisse que vers les derniers chapitres, mais cela n'enlève rien à la qualité du livre.

En revanche, il faut souligner que souvent le texte relève d'une pure peinture du champ de bataille, des techniques et stratégies guerrières; particulièrement dans l'introduction de chaque chapitre consacré à un inventaire descriptif des armes et de l'équipement des soldats. Les sections qui traitent du rapport que le soldat entretient avec les armes de combat sont mémorables (voir entre autres le chapitre 3). Par exemple, Vincent analyse ces passages du corpus où le soldat associe sa carabine à une femme: « Une femme qu'il possède en homme viril et dominant par la puissance qu'elle lui confère » (p. 69). C'est un trophée, la perdre c'est une amputation, elle vit littéralement. C'est aussi par l'association avec les forces vives de la nature que le soldat décrit les véhicules et autres blindés (p. 71) tels les bombardiers *Lancaster* (p. 129), frégates et autres navires (p. 142). Il s'agit d'un cliché bien connu et encore utilisé par les publicitaires de nos jours. L'appropriation des forces vives de la nature et leur domination-domestication participe à construction sociale de la virilité. J'admets être fasciné par la créativité humaine lorsqu'il est



Mémoire vive



suite de la page 19

question de construire des machines faites pour tuer ses semblables et je ne manque jamais l'occasion de visiter un musée de la guerre. Mais la description que nous font les soldats de leur matériel inadéquat, souvent défectueux ou simplement en nombre insuffisant et de leur vêtement inadapté à certains climats à de quoi nous ramener à la triste réalité de la guerre et à ses violences. À elle seule, la description des conditions de vie : la nourriture, l'habitat, l'hygiène, les maladies et les infections de toutes sortes portent à nous interroger sur les considérations des dirigeants envers les soldats.

Je demeure toutefois perplexe en regard du vocabulaire, des expressions colorées, du choix des métaphores utilisées par l'auteur. On nous avait avertis : la question du langage est problématique (p. 27). Le glossaire utilisé par de Vincent ressemble souvent à celui des militaires dont il examine les propos. Tout se passe comme s'il n'avait pas d'autres mots que ceux utilisés par les soldats eux-mêmes pour décrire ce qui se passe. Est-ce encore là un effet de réflexivité du discours militaire officiel qui soumet inexorablement la conscience à un lexique unique; une autre forme de réciprocité se situant dans l'ordre du discours? Toujours est-il que cette synonymie discursive pourrait laisser croire à certains moments à une apologie de la guerre de la part de l'auteur. Cela est particulièrement le cas lorsqu'il s'attarde à décrire les technologies de mort, les armes et les véhicules militaires, et à certains égards le champ de bataille. Mais cela n'est-il pas à mettre au compte des écrits des combattants qui, comme le souligne Vincent : « permettent seulement d'approcher [la guerre], d'en tracer les contours, de la faire ressentir parfois, par le pouvoir évocateur de l'écriture. Mais il ne faut pas se leurrer, la guerre, la vraie, ne se fait pas dans les livres » (p. 87).

Les chapitres quatre et cinq traitent du combat, du risque d'être blessé, de la mort, des souffrances physiques et de la misère au front. Ces épreuves seraient néanmoins supportables à force de courage, de stoïcisme et de fatalisme face à la mort. Le sentiment de peur est longuement exploré et mérite qu'on s'y attarde. C'est peut-être à ce moment que les témoignages des soldats ne s'encombrent plus des masques de la virilité. Comme l'écrit Vincent, on assiste à : « une nouvelle franchise qui fera reconnaître la peur dans cette guerre moderniste, laïque, consciente de ses mécanismes psychologiques » (p. 100). L'humanité des combattants se révèle lorsqu'ils prennent la plume et parlent de leurs émotions et de ce qu'ils ressentent lors des combats, mais aussi après la guerre à leur retour au pays. Formés à la virilité, les militaires perçoivent des sentiments ambivalents en regard de la peur et de la vulnérabilité face aux exigences du combat, mais aussi l'exaltation et le courage qui subliment la peur. La lecture de certains passages devrait convaincre tous lecteurs de ne pas s'engager, de ne pas faire la guerre, tellement ils sont éclatants de vérité sur la fragilité de la vie et des êtres humains. Particulièrement, c'est toute la vérité sur les manifestations de la peur des engagés qui nous

porte à réfléchir. On pourrait aussi parler des magnifiques textes concernant la honte d'être prisonnier et de la crainte de ne pas en sortir vivant. Jamais la virilité n'aura été si humble, la masculinité discrète, l'arrogance réservée et l'énergie vitale anéantie.

Soixante-six ans après le débarquement en Normandie (14 juin 1944), on est bien loin de John Wayne effaçant d'une grenade un bataillon de nazis fanatisés ou de Robert Mitchum massacrant d'une rafale de mitraillette une ligne de Japs fourbes. La diversité des points de vue sur l'ennemie est bien rendue. Pour certains, la vision de l'ennemie demeure imprégnée de haine et de dégoût reprenant souvent les clichés de la propagande militaire, parlant de Boches et de Japs et des caractères spécifiques de chacune de ces races. Pour d'autres, la

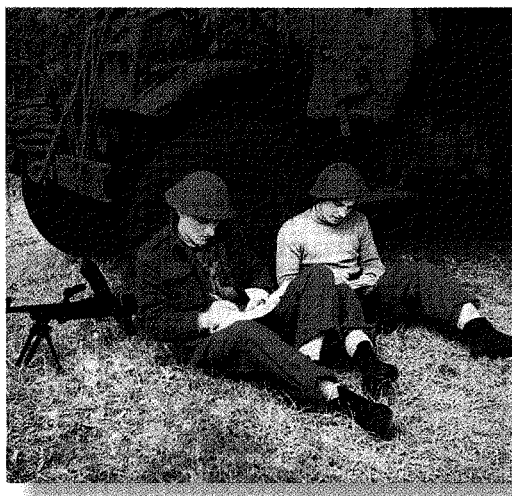
figure de l'ennemie est plus humaine et on y reconnaît un soldat quasi identique à soi : engagé dans un conflit implacable et répondant strictement à des ordres venus de plus haut (chapitre 8). Mais l'ennemi ce n'est pas seulement ceux d'en face. C'est aussi la topographie des champs de bataille et les rigueurs du climat qui couplés aux déficiences nombreuses de l'équipement ou simplement aux manques de vêtement adéquat rendent la vie sur le terrain insupportable. Vincent sait montrer comment les récits des combattants illustrent le fait que l'humain n'est pas adapté à vivre dans des conditions extrêmes propres à la guerre et cela malgré toute la technologie qui y est affectée.

Tout au long du livre, Sébastien Vincent adopte un ton plus caustique lorsqu'il met en évidence la sensibilité des engagés qui parlent du traitement différencié selon les classes sociales et les rangs. Ces différences de traitement entre les officiers supérieurs et les simples soldats, en regard des soins aux blessés, des fournitures alimentaires et sanitaires, du logement sur le terrain comme dans les camps de concentra-

tion, l'écart de comportement selon que l'on est aviateur ou fantassin, gradé ou simple soldat (chapitre 8). Les différences entre l'équipement et le traitement des soldats américains et les Canadiens, sans oublier la question de la langue : « la langue française est souvent ignorée ou méprisée dans l'organisation » (p. 114). Ces différences sont nécessairement neutralisées par l'organisation militaire. D'ailleurs, l'auteur nous rappelle que « la solidarité entre les camarades, l'esprit de corps agit en tant que facteur essentiel de cohésion et de nivellement social » (p. 203). J'ajouterais que cette solidarité s'étend même au-delà de la vie, comme le faisait dire Stanley Kubrick à un officier dans son film *Full Metal Jacket* : « Même mort vous êtes vivants dans le corps des marines [sic] ».

Enfin, un bémol, même si quelques pages sont consacrées aux autres victimes de la guerre : civils, femmes et enfants, il est peu question des exactions, pillages, viols, etc. De plus, la question des désertions n'est pas traitée. Nonobstant cette nuance, retenons que les témoignages constituent véritablement un lieu de mémoire. N'était-ce du travail admirable de Sébastien Vincent, la vie de ces militaires québécois risquerait de tomber dans l'oubli. On a trop souvent tendance à oublier que près de 100 000 Canadiens français se sont portés volontaires durant le second conflit mondial, constituant 19 % des volontaires canadiens. ♦

Tout au long du livre, Sébastien Vincent adopte un ton plus caustique lorsqu'il met en évidence la sensibilité des engagés qui parlent du traitement différencié selon les classes sociales et les rangs.



L'humanité des combattants se révèle lorsqu'ils prennent la plume et parlent de leurs émotions et de ce qu'ils ressentent lors des combats, mais aussi après la guerre à leur retour au pays.